

# Atelier Internet février : Est-ce que la pierre ou les arbres ont des forces ?

## *L'éternité des arbres*

Était-ce la fin ? Du plus loin que je me souviens, rien de tel ne s'était jamais produit. Nous l'avons sentie arriver. Ce sont les plus exposés qui nous ont avertis, ceux qui sont en lisière, à l'extrême limite entre le monde des hommes et le nôtre, juste au bord de l'autoroute où défilent en flots ininterrompus les caravanes de véhicules, de jour comme de nuit, depuis qu'il n'est plus nécessaire d'avoir des pilotes humains pour les conduire.



Ça a commencé par un épaississement de l'air, une hygrométrie anormale en cette saison, une sorte de contraction de l'air annonciatrice de catastrophe. Les ramures se sont agitées doucement sous les premiers souffles, et de leurs feuilles au bout des plus fines branches jusqu'à la profondeur de leurs racines, elles ont envoyé le message, une alerte sans ambiguïté qui a traversé

tout le réseau d'interconnexions souterrain le long des kilomètres de mycélium qui nous relie tous. Alors nous nous sommes préparés. Nous avons entrecroisé nos branchages, entremêlé nos feuillages, ancré nos racines au plus profond. Et nous avons attendu. Droits. Impassibles. Immobiles.

Il y a eu le silence soudain lorsque les oiseaux se sont tous envolés vers l'est pour fuir, puis les cavalcades du gibier qui a foulé nos sentes au grand galop.

Il y a eu surtout, pour la première fois depuis un demi-siècle, le silence sur l'autoroute. Les hommes aussi sont allés se mettre à l'abri. Nous, nous n'avons pas d'abri possible, il faut résister, rester debout ou rompre, chuter, mourir.

Pour nous reconforter, nous avons chanté nos chants de plantes, échangé nos infrasons avec les fougères et les arbustes, chaque essence selon sa propre voix. Un chant de résistance, un chant de courage et de solidarité.

Et soudain elle a été là. Implacable, dévastatrice, d'une violence extraordinaire. Des vents de plus de cinq-cents kilomètres-heure, une furie immotivée d'une durée exceptionnelle, dix journées entières. Nous avons essuyé avec vaillance les assauts de Lothar en 1999, ceux d'Hilaire-Prisca en 1739, leurs noms humains sont inscrits dans notre mémoire cellulaire car nous sommes restés assez nombreux pour leur survivre. Mais celle-ci, l'innommée, l'innommable, en restera-t-il suffisamment après son passage pour en garder la trace, pour graver son souvenir dans les cernes de nos troncs ?

Au milieu des trombes d'eau, dans les hurlements de la tempête, beaucoup ont cédé, renversés, déracinés sous l'effet des glissements, ruissellements, effondrements, d'autres ont été foudroyés, calcinés sans même avoir le temps de brûler sous le choc des éclairs noyés de pluie. Nous avons éprouvé ces arrachements, ces déchirements de nos intimes



connexions, nos chants, car nous chantions encore, envers et contre tout, nos chants sont devenus des lamentations et des cris, inaudibles au sein de ce fracas infernal, mais plus forts que tout pour exprimer notre amour de ceux qui nous quittaient, notre amour de ceux qui tenaient bon. Dressés vers le ciel d'où le soleil a disparu tout ce temps, nous avons gardé la tête haute et chanté encore pour tous ceux qui étaient tombés.

Et aussi brutalement que ça avait commencé, ça s'est arrêté. Soudain le ciel nocturne a réapparu, un ciel noir d'une pureté inhabituelle, tout piqueté d'innombrables étoiles. Nous avons compris que les lumières des villes s'étaient éteintes. Nous avons compris que les hommes ne reprendraient pas la route de sitôt, qu'ils avaient dû être balayés, écrasés, et leur civilisation en partie anéantie.

Nous, nous sommes encore là. Comme il y a dix ans, comme il y a un siècle, comme il y a mille ans pour les plus anciens d'entre nous.

Tandis que nos feuilles gouttent, que nos troncs dégoulinent dans une gracieuse harmonie symphonique, nous nous remettons au travail ; le mycélium se retisse, recréant notre réseau, transportant les sucres vitaux vers nos blessés, réconfortant les malheureux qui ont perdu des compagnons.

Et sous l'aurore aux doigts de rose, nous chantons nos chants de plantes. Éternels.

Marie-Noëlle Rouanet



### À propos de ce texte les ateliécourriéristes ont dit :

Un chant d'espoir pour notre planète car, nous, que sommes-nous ? Rien d'autre que des prédateurs envers notre environnement et envers nous-mêmes ? Ils sont beaux ces arbres éternels, témoins de nos actes et qui font preuve d'une grande solidarité.

Mais je m'arrête là. Je reste sous le charme, sous le chêne, sous...

L'éternité, vue par les arbres ? Si la mémoire collective est un concept qui les concerne, ils savent, ces arbres, que la vie sur terre a eu un début, ce qui met une origine à l'éternité... origine, éternité, deux mots antinomiques... Ce n'est pas grave, j'aurais peut-être plutôt choisi comme titre « *le temps des arbres* »... juste pour signifier qu'il n'est pas calqué sur celui des humains...

Beau texte de ce que pourraient nous préparer la nature et nous : notre propre destruction. Nombreux sommes-nous à crier « au secours ». On nous répond par des promesses, et pas d'actions réelles.

Tes arbres m'ont captivé par leurs sens du devoir, comme de fidèles soldats faisant front devant l'ennemi. J'espère ne jamais vivre ou être le témoin d'une telle tempête. J'ai juste buté sur une date : 1739. J'ai regardé sur un site Internet, effectivement cette tempête traversa

l'Europe entre le 14 et le 18 janvier. Par contre, je me suis posé la question suivante : des arbres debout en 1739 sont-ils arrivés jusqu'à nous ? Beau texte dédié au genre sylvestre.

Ce récit de l'apocalypse est bien amené (on sent qu'il va se passer quelque chose de dramatique), bien ficelé (comme d'habitude), mais il me manque ce petit plus qui en fait un vrai plaisir de lecture.

Je me demande bien à quel arbre sage tu as confié la voix de ton narrateur. Un chêne, un séquoia ? Ce cataclysme à plus de cinq-cents kilomètres-heure fait froid dans le dos et en même temps rassurerait sur la résistance de nos forêts, qui contre vents et marées seraient capables par le mycélium de renaître de leurs cendres. Quant aux pauvres humains dans tout cela, ils auraient disparu sans autre forme de procès, bien évidemment. J'en ai encore les branches toutes tremblantes et les feuilles décoiffées !

Il semble que la gent végétale soit bien plus solide que la gent humaine. C'est sans doute à cause de son ancrage profond sur ce qui nous sert de planète. J'ai aimé ces chants qui rythment tout le texte : chants de bravoure, de détresse, d'amour, de solidarité, pour finir en chant d'adieu sous l'aurore aux doigts de rose afin que tout se poursuive. Un très beau texte.

Oui, la Nature est vivante, elle chante, gémit, se relève. L'homme peut être balayé, l'arbre sera toujours le plus fort. Ça donne froid dans le dos. Une SF qui donne à réfléchir.

Les arbres sont éternité effectivement. Ils sont là depuis bien plus longtemps que nous et il devrait en subsister quelques-uns après nous (enfin j'espère). On aimerait être arbre quand on lit ton texte.

L'éternité des arbres. Tu nous décris une apocalypse. En somme une fin du monde ! Ce n'est ni un conte ni une nouvelle et de la façon dont les hommes gèrent leur belle planète, je frémis à la pensée qu'ils sont en train d'engendrer des phénomènes destructeurs qu'ils ne maîtriseront plus.